

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

VARIÉTÉS.

BESSY BELL ET MARY GRAY.

EPISODE DE LA PESTE DE 1666.

Bessy Bell était fille du laird de Kinniard, et Mary Gray, du laird de Lynedoch. Toutes deux d'une rare beauté, se chérissaient depuis l'enfance, et leur affection s'était tellement accrue avec l'âge, qu'elles ne pouvaient vivre l'une sans l'autre. La mort leur ayant enlevé leurs parents, les jeunes orphelines, décidées à ne jamais se quitter, s'étaient bâti un joli cottage aux environs de Lynedoch-house, dans le Perthshire, où retirées et solitaires, elles coulaient des jours tranquilles. Burnbraes était leur Eden.

Mais voilà qu'une tristesse inhabituelle se répand sur leurs traits. Elles ne se parlent plus avec le même empressement, ni avec le même abandon. Les deux amies ont l'air d'avoir un secret douloureux qu'elles n'osent se confier. C'est toujours la même tendresse : ce n'est plus la même confiance !

D'où venait donc ce changement ? Un jour, franchissant un fossé, le cheval d'un jeune chasseur s'abat du côté de Burnbraes. John Douglas, blessé, se relève, il ne peut marcher qu'avec peine ; égaré de sa route, il aperçoit un cottage et y demande un asile. Bessy Bell et Mary Gray l'accueillent avec un égale intérêt.

Douglas était aimable et beau....

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis cet événement. Le jeune chasseur ne se présentait point à Burnbraes, mais les deux amies l'avaient revu tantôt ici et tantôt là, à la campagne ou à la ville. Bessy Bell et Mary Gray ne vivaient plus aussi recluses qu'autrefois ; elles acceptaient avec empressement, dans le voisinage, certaines parties de campagne. Elles n'en étaient pas plus gaies, il est vrai ; mais la dissipation leur était devenue tout à coup un besoin. Le temps change les caractères, disaient-elles. Le temps n'était pas le mot propre ; il eût fallu dire : l'amour.

La peste de 1666 éclate sur l'Ecosse. Le Perthshire est ravagé par la contagion. Adieu les plaisirs et les fêtes ; on n'entend parler que de maladies et de décès. Chacun s'isole et suit ses semblables. Consternation générale.

Les orphelines de Burnbraes, protégées par la Providence n'ont point encore été frappées par le fléau. Néanmoins une sou-

ffrance poignante est la continuelle expression de leur physionomie ; elles s'embrassaient parfois en pleurant.

—Je voudrais mourir, disait l'une.

—Et moi aussi, répondait l'autre.

—Ah ! Mary ! reprenait la première, nous ne nous aimons plus comme autrefois.

—Crois-tu ? répliquait la seconde.

Et leurs larmes se remettaient à couler avec une nouvelle abondance ; et elles ne demandaient pas pourquoi.

—Mary ! dit un matin Bessy Bell à sa compagne, je souffre horriblement ; je veux me retirer plusieurs jours à Kinniard, dans le *Carse de Gaurie* ; j'ai peur que la contagion ait soufflé sur moi, et je ne veux pas qu'elle t'atteigne.

—Je comprends, tu voudrais partir, et tu me défends de t'accompagner. Mais si tu venais à mourir, est-ce que je pourrais te survivre ?

—Je me le demandais, Mary.

—Et qu'est-ce que tu t'es répondu ?

—Je ne sais... je n'ai plus d'idées.

—Écoute, Bessy reprend Mary d'une voix plaintive, il s'est passé, depuis quelque temps, je ne sais quel désordre dans nos esprits, qui a troublé la paix de nos cœurs. La peste en serait-elle la cause ?

—Non, répondit Bessy Bell en passant la main sur son front avec une sorte d'égarément ; non, l'épidémie n'est pour rien dans le dérangement de notre être. Il doit y avoir autre chose.

—Je suis du même avis, Bessy. Mais celle autre chose, qu'est-ce que c'est ?

—Là est la grande question. N'y aurais-tu jamais réfléchi ?

—Si fait. Mais aussi, comme toi, je ne sais, je n'ai plus d'idées.

—Mary ! reprend Bessy Bell d'un ton grave. Je me suis scrupuleusement interrogée ; nous sommes toutes deux dans l'erreur ; notre amitié n'a subi aucune altération ; nous nous aimons toujours de même ; seulement... je crois... il me semble....

—Achève !... que te semble-t-il ?

—Que la vie a plus d'un mobile ; que plusieurs sentiments... ou intérêts... peuvent s'allier sans se nuire ;... que le tout est de savoir les comprendre... et les diriger ; qu'en s'expliquant... on peut s'entendre ; et qu'enfin... n'est-ce pas, Mary ?

—Oui, c'est possible, Bessy Bell ; mais franchement, ce n'est pas clair.

—J'y réfléchirai davantage ; et c'est pour cela que je m'en vais. Adieu ! chère Mary, j'ai un plan. Je reviendrai te le

soumettre. Oh ! si je ne meurs pas, d'ici là, avec quelle joie nous nous retrouverons ! et pour nous aimer plus que jamais.

—C'est un bien beau plan, Bessy. Mais je ne sais pourquoi, j'en ai peur.

—Tu as tort, Mary ! tu verras. Mais avant de quitter Burnbraes, j'ai une grâce à te demander. Promets-moi que, quelque chose qui advienne, il n'y aura jamais aucun refroidissement dans notre amitié.

—Je te le jure. Et toi ?

—Moi de même.

Bessy Bell part le lendemain. Mary l'a vue s'éloigner avec un affreux serrement de cœur ; puis seule au fond de sa chambre, et tout à la secrète pensée qui depuis longtemps la dévore :

“ Hélas ! murmure-t-elle tout bas, il est peut-être mort maintenant.”

John Douglas avait été frappé par le fléau ! et les deux amies le savaient. D'après la fatale nouvelle arrivée à Burnbraes, Douglas, réfugié à Perth, était à son heure suprême.

“ Oh ! sans mon dévouement à Bessy Bell, continuait la pauvre Mary, je me serais rendue déjà où il est : j'aurais été le secourir. La seule chose qui m'a arrêtée, c'est que pouvant rapporter la peste avec moi, j'aurais tué ma pauvre compagne ; celle que je préfère à tout... excepté peut-être à Douglas, et encore sais-je s'il l'emporte !”

La naïve jeune fille, en prononçant ces mots, jetant sur ses épaules un plaid écosais, s'enveloppait la tête d'un voile, et sortait à pas pressés de sa demeure. Soudain, s'arrêtant sur la route :

Où vais-je ? se demanda-t-elle.”

Et, reprenant sa marche, elle ajoute :

“ Je vais voir s'il existe encore.”

(La fin au prochain numéro.)

LE CHEMIN DE FER DU NORD

Le Conseil de Ville a, vendredi dernier, adopté un Règlement basé sur la proposition apportée d'Angleterre par M. L. H. Langevin notre maire. Dans quelques jours les citoyens de Québec vont être appelés à donner leur approbation ou leur désapprobation à ce règlement, dont dépend peut-être la prospérité de Québec. Nous n'avons aucun doute sur le résultat de cette assemblée ; les Québécois accueilleront avec enthousiasme les propositions qui vont leur être proposées, et qu'ils accepteront de bon cœur les